

Le Bonheur ou Le Devoir

Introduction :

I- Deux conceptions différentes des priorités fondamentales dans l'existence, des « valeurs » :

- (1) Faire ce qui s'impose absolument, chercher à être avant toute autre considération absolument juste (le juste moral) = le principe qui guide ma ligne de conduite. Idée d'évidence, comme Antigone revendique contre les lois instituées par Créon une loi éternelle, immuable et non écrite qui interdit de traiter un humain comme une bête malfaisante et de laisser son cadavre sans sépulture. Une loi qui vaut absolument et lui apparaît exprimer une valeur plus importante que sa propre vie. (Ex : même si vous reconnaissez que chacun peut trouver de la satisfaction dans des comportements divers, devant une bande d'individus prétendant qu'ils éprouvent du plaisir et de la joie à violenter quelqu'un sans raison, gratuitement, ne vous semble -t-il pas évident que la violence arbitraire est injustifiable, moralement condamnable : qu'il y a pour tout humain un devoir absolu (obligation morale) de ne jamais agir dans cet esprit? Idem devant un enfant qui est sur le point de se noyer parce qu'il est tombé dans un petit bassin n'estimez-vous pas qu'il y a une obligation absolue de lui porter secours ?).

-(2) Autre évidence : tout ce qui vit cherche son épanouissement : comme la graine qui semble animée d'un mouvement inconscient de croissance. Tout être vivant tend à éviter ce qui lui nuit et chercher ce qui lui profite. L'humain doté de conscience peut former la représentation générale du tout de son existence. Il lui semble alors aller de soi qu'il cherche la vie réussie, épanouie : le bonheur. (Mais faut-il nous penser sur le modèle d'un être fait d'avance dans son développement, en quelque sorte préprogrammé ?) ; Chacun peut ainsi en toute occasion penser d'abord à sa propre satisfaction dans ce qu'elle a de particulier, d'original : chercher à réussir sa vie : combler ses désirs, au moins le plus possible, dans la mesure du possible, chercher avant tout à être heureux. (NB enjeu = aussi la question de la liberté : souvent la conception n°2 reproche à la 1° d'inciter à renoncer à notre liberté, et rejette son argumentation qui fait de liberté obéissance au devoir.) D'un côté il y a en effet souvent opposition entre les deux. (Ex : Faut-il s'occuper de ses vieux parents qui sont dépendants et malades au point de ne plus représenter qu'une charge et donc sacrifier notre plaisir au devoir pesant ?) Mais on peut objecter qu'il est impossible d'être heureux si on sacrifie ceux qu'on aime, car c'est aussi sacrifier ce à quoi nous tenons également, soit par affectivité (amour) soit par souci moral de ne pas être injuste (c.à.d. ingrat dans l'exemple des vieux parents malades)

II- Argumentation de la thèse 1 et analyse des notions :

Kant : chaque individu a en lui, dans ce qu'on appelle sa conscience (faculté de penser et surtout de réfléchir : revenir sur ce qu'on a vécu pour le prendre comme objet d'examen) morale l'idée qu'il y a des comportements qui devraient ne jamais être adoptés et d'autres qui devraient l'être absolument : le concept de devoir absolu ou d'obligation qui vaut inconditionnellement est le contenu de la conscience morale.

Chacun se sentirait ainsi lié en conscience, c.à.d. obligé. Dans « obligé » (« obligation ») il y a une idée de lien, : je me sens lié au respect de ce qui m'apparaît dire une nécessité universelle, une loi absolue : la loi morale, indépendante de ce qui peut d'ailleurs être institué comme loi dans une société par le pouvoir politique. Précision cette idée de lien : je me sens lié ou tenu en conscience : je reconnais (comme juste) ce qui m'apparaît me commander (légitimement) .Pourtant il y a lien parce que le devoir s'exprime à l'impératif, mode de l'ordre au sens du

commandement) même si il peut y avoir le sentiment d'un désagrément par rapport à ce qui m'attire* simplement , me plaît. (*on parle de penchants , tendances, inclinations : pente naturelle de l'action de celui qui se laisse vivre sans se poser de questions de valeur) .En ce sens se sentir obligé devrait être distingué de se sentir contraint .On dit à tort qu'on se sent contraint par un devoir mais ce n'est pas une contrainte : je ne subis pas une force extérieure (à la limite c'est moi qui fais preuve de volonté donc me maîtrise) et j'approuve , je reconnais la valeur de ce qui peut contrarier ma tendance à chercher mon plaisir, mon bien être.

Attention donc à bien distinguer le concept d'obligation morale de celui de contrainte. Si je suis contraint, c'est d'ordre physique (comme par un lien matériel ou une force). La contrainte exprime un rapport de force qui m'est défavorable , je suis forcé comme le lutteur qui est maintenu à terre contre sa volonté : c'est l'ordre (= le domaine) de la nécessité qui s'impose dans la nature . En revanche je peux désobéir à une obligation. Raison pour laquelle la loi instituée, la loi civile du Droit juridique ou positif (ce que vous appelez communément la loi , ou les règles du Droit en opposant alors ce terme à celui de morale) prévoit le recours à l'usage de la force pour contraindre. Parce que l'obligation juridique du Droit s'adresse à des comportements plus qu'à des mentalités : si je ne reconnais pas la prétendue obligation juridique de payer mes impôts parce que je la trouve injuste moralement, l'essentiel est que mon comportement , même si il n'est inspiré que par la représentation de la contrainte . Dans ce cas dit Kant j'agis conformément à l'idée de devoir mais pas par devoir :

- Soit au fond je juge la loi instituée injuste et je ne me sens alors pas moralement obligé mais contraint : je juge la loi instituée injuste , non conforme à ce qui devrait l'inspirer : le juste en soi, absolu donc la loi morale.
- Soit ma motivation est impure : je la trouve juste mais sans la peur d'être contraint ou puni par une amende je ne suis pas certain que j'aurais obéi).

III- Problématisation :

Des présupposés :

-la morale, une affaire de raison plutôt que d'affectivité ? Pour la penser comme universelle et non relative, on est tenté de l'interpréter comme voix de la raison en nous .Mais on peut aussi penser que s'élèvent en nous des tendances non égoïstes qui me tournent vers autrui comme l'amour ou la pitié qui seraient les bases de la morale comme le pense par exemple Rousseau. C'est selon lui le raisonnement -la raison étant la faculté de comparer ,de saisir des rapports-qui dans le développement des relations humaines autour du travail m'amène à me distinguer des autres et étouffe progressivement les sentiments naturels comme l'identification immédiate et naturelle à mon semblable que je vois souffrir et la tendance à lui porter assistance.)

-Y a-t-il nécessairement opposition tragique entre exigence morale d'être juste c'est à dire de faire mon devoir et aspiration au bonheur ? Pourquoi ne pas penser la morale comme approfondissement du désir (comme dans la dialectique ascendante du désir amoureux chez Platon ou chez Spinoza « conatus » : effort pour persévérer dans son être, s'affirmer, exister, s'exprimer ?) On peut voir dans cette idée d'opposition tragique l'influence de l'orphisme (courant religieux de la Grèce Antique, c'est en fait une doctrine de salut où l'âme est condamnée à un cycle de réincarnation dont la seule échappatoire est l'initiation), des religion dualistes ou du christianisme*. (*Avec son idée d'un Dieu transcendant et le mythe de la chute ou du péché originel ayant corrompu la nature humaine, rendant toujours « le monde » cad le lieu des relations humaines tordu et à redresser ?)

-L'idée d'exigence absolu n'est-elle pas une mentalité infantile soumise qui cherche à embellir, ennoblir son refus de la véritable liberté comme libération à l'égard de l'idée d'un sens déjà là dans l'existence (sens pensé parfois comme présent sous la forme de la raison universelle exigeant de modeler le monde laissé à notre initiative sur elle) ? D'où vient d'ailleurs une telle idée d'obligation absolue ? (L'origine n'en est-elle pas dans la religion, et d'une certaine religion où Dieu est ,absolu parfait au sens d'un infini positif ? Cette question est légitime dans la mesure où tout dans le monde est relatif, fini. Dans le même ordre d'idée : Freud : la notion de Dieu est la figure idéalisée du père protecteur mais craint dont les hommes immatures ne peuvent se passer) . « La » morale (universelle) elle-même est-elle possible ?

-Mais autre présupposé : l'autre idéal ,celui de l'épanouissement personnel , du bonheur est-il un idéal solide, cohérent et réalisable ? Dans la mesure où toute chose tend à s'épanouir, c'est dans notre nature. Tous les hommes veulent atteindre le bonheur, on le cherche tous. Comment savoir comment atteindre le bonheur, comment y parvenir, pouvons-nous être heureux ? Le bonheur est peut-être ailleurs, puisque nous disons toujours, celui-là est heureux, regardez-le, j'aimerais être comme lui car il connaît le bonheur. Or cette personne est bien souvent malheureuse, alors est-ce que le bonheur existe, ou n'est-ce pas une quête irréalisable et vaine ?

C'est ce qu'on va tout d'abord examiner en I^o partie .

I- Le bonheur est un idéal de l'imagination et non de la raison (Kant)

Lire le texte de Kant en PJ 1.

Le bonheur est lié à l'idée de totalité : on rêve d'être comblé cad que tous nos désirs soient satisfaits

-en variété (si un manque on se sent frustré, satisfaire tous les désirs et les envies)

-en intensité (le bonheur est fait d'une positivité de plaisirs il n'est pas que l'absence de souffrance, pleine positivité de plaisirs, sentiment de plénitude).

-en durée (une jouissance ou une joie intense sont limitées, elles ne constituent pas le bonheur chez un être qui n'est pas rivé à l'instant mais se projette (imagination dépasse les données sensibles ou images présentes : vers le passé regret, nostalgie, remords : mauvaise conscience ; vers l'avenir : conscience du passage et de l'usure, de la décrépitude, de la mort). Ainsi on cherche ce sentiment à l'échelle d'une vie et non des petits moments, instants de bonheur par-ci par-là.

2. Tout le monde veut être heureux mais personne ne peut dire en termes précis et cohérents ce qui le comblerait -par manque de savoir (on ne peut pas calculer la totalité des conséquences d'une action et on peut être surpris par ce que nous apporte ce qui nous apparaissait même après réflexion -qui est finie, incomplète) comme un bien (exemple la santé peut nous faire négliger d'être prudent et de régler notre comportement , on peut être déçu par un plaisir qu'on avait imaginé plus grand pendant qu'on le désirait ardemment dans son absence ...) -parce qu'on désire des choses contradictoires (avoir les joies une vie de famille mais l'absence de contraintes et d'obligations du célibataire) -parce que le désir humain est nourri par l'imaginaire notamment dans la vie sociale où on fait des comparaisons et sort du besoin animal fini pour un désir infini compliqué et contrarié par le raisonnement : on se met à désirer sans mesure même l'impossible et prendre en grippe la raison, incapable de nous donner une technique scientifique pour

atteindre la pleine satisfactions de tous nos désirs . -parce qu'on ne peut remplir l'idée d'un tout infini avec des éléments finis, par exemple l'image des tonneaux percés de Platon. Dans Gorgias, Platon utilise l'image des tonneaux percés pour montrer qu'une vie de plaisirs ne peut pas permettre d'accéder au bonheur. En effet, puisque le propre plaisir est de renaître sans cesse, chercher à être heureux en accumulant les plaisirs reviendrait à remplir des tonneaux percés des mets les plus fins : ceux-ci ne seraient jamais remplis et la quête de leur contenu serait infinie. Ainsi chercher à satisfaire l'ensemble de ses désirs est impossible et sans fin, car ils sont à la fois contradictoires et lorsque nous en avons fini avec un, un autre apparaît.

3. L'homme raisonnable renonce à un désir infantile que tout se passe comme il le désire (l'enfant vit dans l'imaginaire, la fantaisie). Alors, le bonheur apparaît comme un idéal de l'imagination, puisque rien ne se passe comme nous l'avions imaginé. Nous sommes souvent déçus et cherchons alors à parvenir, atteindre cet état de plénitude qu'est le bonheur. L'homme raisonnable, lui, a réussi à se dominer, à dominer ses passions, et ses désirs, et comprend que nous ne pouvons tous satisfaire. Au contraire l'homme raisonnable aspire à tout autre chose que nous verrons un peu plus tard.

Transition : une conception pauvre du bonheur visant à le discréditer pour faire place à une morale de l'obligation inconditionnée ? Discussion : certains restent dans cette mentalité infantile en croyant par ex qu'en gagnant une fortune à un jeu de hasards ils pourront tout obtenir, l'argent étant imaginé pouvoir tout acheter alors qu'il crée de nouveaux soucis (placement de mon argent, risque de vol, de chantage, l'argent n'achète pas la guérison de tous les maux physiques, et me fait suspecter la sincérité et le désintéressement l'affection que mes proches me portent ...) Cependant toutes les vies ne se valent pas, la philo comme effort pour discriminer par une analyse critique rationnelle les biens véritables des biens apparents ou illusoire ne peut-elle pas être ce dont on attend les règles non de la vie (fantasmée) où on obtiendrait tout mais la vie bonne, la vie meilleure à notre portée ?

II. la philosophie détermine la vie bonne et les moyens de nous rendre artisans de notre propre contentement de l'existence

La quadruple thérapie de l'âme et du corps dans la Lettre à Ménécée. Epicure et sa philosophie des plaisirs simples et des douleurs saines. Le Souverain Bien, ou bonheur, ou le but d'une vie, consiste en une absence de troubles dans le corps et dans l'âme. On retrouve alors l'idée que le bonheur est un état stable. Le bonheur chez les Epicuriens correspond à l'ataraxie (absence de troubles de l'âme) et l'aponie (absence de troubles du corps).

Epicure identifie quatre grandes craintes qui empêchent l'homme d'être heureux ;

- La crainte des dieux
- La crainte de la souffrance
- La crainte de ne pas être heureux (car le bonheur d'une vie chez les Grecs se décide à la mort de la personne, à ce moment précis de la vie nous pourrions juger si l'individu a été heureux ou non)
- La crainte de la mort.

Pour Epicure, il faut classer les désirs afin de satisfaire que ceux qui sont essentiels, car seuls les désirs essentiels mènent au Souverain Bien. En effet, pour lui, il y a :

- Les désirs naturels et nécessaires, qui sont limités et aisés à satisfaire (la faim, la soif, par exemple). Ceux-ci permettent d'atteindre le Souverain Bien.
- Les désirs naturels et non nécessaires, qui peuvent être satisfaits mais qui ne présentent pas de caractère impératif (le désir d'une bonne nourriture).
- Les désirs vains, c'est-à-dire non naturels et non nécessaires (la richesse, la gloire, l'honneur, tout ce qui n'est pas en rapport avec la vertu, et est synonyme de démesure, hybris). Ces derniers sont causés par des artifices et ne sont synonymes que de souffrance et de dépendance.

Ainsi pour être heureux, il suffit de se contenter des désirs naturels et nécessaires, pas plus, pas moins. C'est dans ce cas que nous pouvons atteindre l'ataraxie, il faut donc privilégier un plaisir simple et modéré. Il est vrai que pour que Epicure la souffrance est à éviter et tout plaisir à chercher. Or, il dit aussi que pas toutes les souffrances sont à rejeter, certaines permettent d'avancer, c'est un mal pour un bien (exemple, l'appareil dentaire). Mais aussi, pas tous les plaisirs sont bons à prendre, certains conduisent à la dépendance et la douleur, par exemple les drogues, certes elles procurent une sensation incroyable, mais ensuite nous ne pouvons plus nous en passer, alors l'addiction s'installe et la douleur (lorsqu'on n'en prend pas) est insurmontable.

Attention, il ne faut pas confondre épicurisme et hédonisme, où l'hédonisme correspond à la recherche et la satisfaction de tous les plaisirs, quels qu'ils soient. L'hédoniste est alors qualifié de bon vivant, et il ne fait aucune différence entre les « bons et les mauvais » plaisirs.

Enfin contre les quatre grandes craintes, Epicure a le remède, et en quatre étapes.

- Nous ne devons pas craindre les dieux. Les Dieux sont des êtres sans manque. Ils ne se soucient pas de nous, car c'est à nous d'aspirer à eux et non le contraire. Ainsi, notre comportement n'influe pas sur leur bonheur. C'est nous qui montons et pas eux qui descendent, ainsi il ne faut pas les craindre les dieux car ils ne s'occupent pas de nous, et ne dépendent pas de nous.
- Il ne faut pas craindre la mort. Premièrement, la mort ne nous concerne pas, puisque lorsque nous sommes vivants, elle n'est pas là, et quand elle est là, nous ne sommes plus. La mort ne nous atteint donc pas. Et puis la mort, c'est quoi ? La vie est un assemblage d'atomes, qui se lie, puis se délie au cours du temps. Mais lors de la mort, on se désassemble, il n'y a plus rien, le néant, plus aucune sensation, ainsi la mort n'est rien pour nous, car nous ne pouvons sentir quelque chose, puisque la mort est privation de sensation.
- Le bonheur est facile à obtenir, en effet, il réside dans les plaisirs simples, que ce qui nous est nécessaire, ce dont nous avons besoin (un besoin naturel, et non un besoin superflu comme la richesse).
- La souffrance est facile à supporter. En effet, elle est brève et peu intense. De plus, la gêne qui est chronique et grave est rare, donc il suffit de prendre son mal en patience, car la souffrance ne dure pas, elle n'est que passagère.

Transition : critique : le bonheur n'est pas que l'absence de trouble et le calcul des plaisirs qui restreint les désirs dans l'idéal fade de la prudence, il est lié à l'exaltation du sentiment d'exister ne faut donc pas modérer ou réduire les désirs, désirer donne envie de vivre, intensifie le vouloir vivre (Schopenhauer) ou la volonté de puissance (Nietzsche) (selon Rousseau il y a même un bonheur de désirer lié peut être au fait que j'entretiens et nourris mon désir avec l'imagination

et que dans l'imaginaire je suis maître , alors que le réel est ce qui s'impose à mes désirs embellis par l'imaginaire et fait que le contact avec le réel déçoit)

III.le bonheur à la portée de l'être d'exception bien né qui sait aller jusqu'au bout de ses désirs contre le renversement des valeurs naturels d'une prétendue morale égalitariste

1. (la conception aristocratique et naturaliste de Calliclès dans le Gorgias de Platon)

L'être doué ne doit pas renoncer à exprimer ce qu'il peut en limitant sa satisfaction pour se soumettre aux évaluations des êtres moins doués qui ne sont que des inventions de valeurs contre nature : on fait croire que le plus difficile est la maîtrise des désirs plutôt que l'effort pour les satisfaire (Nietzsche complètera cela en accusant le platonisme et le christianisme de diaboliser la volonté de s'exprimer , la volonté de puissance)

Discussion : Objection (prévue par Calliclès et Nietzsche) : Comment se fait-il que le soi disant plus doué (ou plus fort) reprenne à son compte les manières d'évaluer (tables des valeurs) des faibles et soit victime de cette prétendue supercherie si ils sont dits plus forts? N'est-ce pas contradictoire ? D'ailleurs la multitude n'est-elle pas plus forte quand elle est unie que l'individu isolé ? Son triomphe sur lui n'est-il donc pas conforme à la loi du plus fort prônée par Calliclès qui considère la démocratie comme naturellement anormale alors que le fait est que le peuple a vaincu les aristocrates? Réponse de Calliclès : l'éducation prend les forts au berceau pour leur inculquer des normes qui ne profitent qu'à la majorité des individus (peu doués, faibles) et fait appel au sublime : religion et séduction perverse qui fait croire à celui qui aime la lutte qu'il peut lutter contre son propre désir (et le condamne à la haine de lui même quand elle lui apprend à se sonder-examen de conscience - pour traquer en lui la soif d'affirmation , fût-ce dans le péché d'orgueil : dogme là encore religieux de la mauvaiseté radicale de l'humain : péché originel). Calliclès comme Nietzsche prophétisent un retour victorieux des forts. Ainsi, pour eux, il serait nécessaire de revenir à la loi du plus fort, et les plus forts ne seraient que ceux qui méritent d'être heureux.

Examen critique : les tonneaux percés :

Socrate « je vais te proposer une image [...]regarde si ce que tu veux dire, quand tu parles de deux genres de vie, une vie d'ordre et une vie de dérèglement, ne lui ressemble pas. Deux hommes possèdent un grand nombre de tonneaux. Les tonneaux de l'un sont sains, remplis de vin, de miel, de lait, de toutes sortes de choses. Chaque tonneau est plein de ces denrées rares, difficiles à recueillir et qu'on n'obtient qu'au terme de travaux pénibles. Mais, au moins, une fois que cet homme a rempli ses tonneaux, il n'a plus à y reverser ni à s'occuper d'eux ; au contraire, quand il pense à ses tonneaux, il est tranquille. L'autre homme serait aussi capable de se procurer ce genre de denrées, même si elles sont difficiles à recueillir, mais comme ses récipients sont percés et fêlés, il serait forcé de les remplir sans cesse, jour et nuit, s'infligeant les plus pénibles peines. Alors, regarde bien : si ces deux hommes représentent chacun une manière de vivre, laquelle est la plus heureuse? La vie de l'homme déréglé ou celle de l'homme tempérant? » Platon, Gorgias, 493d-494a.

-Le bonheur une satisfaction stable , en repos (sérénité ou ataraxie : absence de troubles de l'âme) et non l'inquiétude de l'âme sans cesse agitée de soucis et qui au fond ne retient rien , ne peut par conséquent trouver un repos satisfait dans le sentiment d'avoir retenu quelque chose de sa vie , d'avoir accompli une œuvre dans laquelle elle peut se reconnaître et s'approuver . L'homme qui prétend laisser ses désirs prendre toute leur extension pour se proposer avec

confiance en lui de relever le défi de les satisfaire à chaque fois et jouir ainsi de sa force est en fait le jouet de ses désirs , il ne fait rien de lui:il est fait car ne se donne aucun frein ,aucune règle dans son « intempérance », sa « démesure » ou dérèglement assumée (il choisit de coïncider avec la succession des désirs tels qu'ils apparaissent se laisse aller au flux , il ne maîtrise rien , se laisse aller au flux des désirs et sera emporté par lui , sans prise sur sa vie qui passe, s'écoule sans qu'il puisse la retenir la maîtrise .Il n'aura ainsi rien fait de lui , sans règle pas de caractère mais on est fait on ne s'unifie pas faute de règle impérative donnant une ligne de conduite permettant d 'aller qq part plutôt que de se laisser emporter par le flux des désirs changeants dans une vie inconsistante.

-l'interprétation de la nature qui en elle-même donne des exemples de tout (pourquoi prendre comme modèle le fauve plutôt que les animaux grégaires paisibles ou les sociétés animales qui tendent à préserver le grand nombre?)

-l'alignement absurde du devoir être sur l'être, du droit sur le fait.

Transition :

on retient dans la construction du concept du bonheur l'idée d'un contentement solide dont on est soi même l'artisan (repris à Epicure) mais aussi l'idée que c'est intense et pas à la portée de tous (repris de la réflexion sur Calliclès)

IV. Être l'artisan d'une satisfaction solide de l'existence : le stoïcisme , idéal d'être d'exception

La vertu satisfait , elle rend heureux car elle est au fond le bonheur : celui qui fait son devoir est libéré de toute autre considération extérieure et ne fait dépendre que de lui sa satisfaction Faire consister sa satisfaction dans ce qui dépend de nous dans une confiance dans l'ordre rationnel du monde (cosmos : univers en tant qu'il est ordonné et que cet ordre le rend beau, admirable) fondé sur ce que peut en comprendre la raison humaine .(la régularité des saisons, l'organisation des être vivants ou finalité interne régnant dans les organismes...) La conscience de la résolution de faire ce qui dépend de nous en acceptant notre place dans le monde (en dépit de sa contingence apparente : je ne choisis pas les conditions de ma naissance ,ni mes parents ,ni le statut social que j'ai d'avance : fils d'esclave comme Épictète ou héritier de l'empire romain comme Marc Aurèle ,deux philosophes stoïciens ..) pour faire de notre mieux notre devoir (exceller dans l'accomplissement de notre rôle) cad la vertu nous donne une satisfaction solide qui fait s'évanouir l'attrait de toutes les autres et cette satisfaction propre et inaliénable constitue le véritable .bonheur .

Pour les stoïciens, l'enjeu n'est pas seulement de limiter les désirs. Il s'agit surtout de ne plus être esclaves des passions pour atteindre le Souverain Bien. Selon, les stoïciens, le monde est régi par une stricte nécessité : le cours des choses, ce qui arrive, est totalement hors de notre portée. Seule notre réaction face à ce qui nous appelons à tort « le hasard » de la vie est en notre pouvoir (qui dépend de nous). Il faut donc apprendre à maîtriser ses passions, et à accepter les événements sans pâtir. Pour cela, l'homme ne doit désirer que ce qui dépend de lui, et donc ne pas devenir esclave de ses passions. C'est par la vertu que l'homme peut atteindre le bonheur. En ce sens, le bonheur ne réside donc pas dans la recherche des plaisirs. La vertu permet d'atteindre un état stable, durable et réalise l'excellence de l'homme. Au contraire, le plaisir est éphémère et n'élève pas l'homme. Ainsi, le stoïcisme préconise la tempérance plutôt que le plaisir, rendant ainsi le bonheur indépendant du monde. Le bonheur devient ce qui est visé à travers toutes les actions d'une personne. Il n'est donc pas seulement un état stable, mais une

activité : c'est en agissant conformément à la vertu que l'homme réalise son essence et trouve le bonheur. En outre, vivre une vie selon l'excellence qui est propre à l'être humain est source de plaisirs. Cette idée de maîtrise des passions et d'acceptation de l'ordre des choses va être ensuite reprise par Descartes.

Transition : un idéal surhumain :

qui peut non seulement ne pas se laisser affecter (rester impassible, stoïque) par la perte des être chers ,notamment lorsqu'elle est la suite d'une violence injuste, mais l'approuver comme nécessité rationnelle au fond bonne en prenant le point de vue d'une totalité (univers, cosmos divin) bonne ? (Bonne dans la mesure où comme il n'y a rien en dehors du tout, l'expérience temporelle d'une partie du tout-à savoir le contenu de mon expérience- éprouvé d'un point de vue limité par une de ses parties -un être vivant -ne peut inventer contre le déroulement du tout un jugement extérieur permettant de le critiquer. -La liberté intérieure comme maîtrise de soi -ne pas être dépendant de l'extérieur qui tend à m'assiéger sous la forme des passions est elle compatible avec l'idée qu'au fond tout est lié et donc mon comportement ne comporte aucune forme de contingence ? Le Stoïciens en effet est une philosophie de la nécessité identifiée à l'ordre de la nature dite aussi Dieu (1)

(Je ne peux que vouloir suivre ou suivre en désapprouvant voire en gémissant , d'où l'injonction à aimer le destin : l'amor fati dans la confiance sous le seul argument que notre raison découvrant de l'ordre quant elle étudie la nature pousse cette expérience à la limite et postule un ordre du tout : un univers plein et réglé, un cosmos rationnel et non le mélange d'ordre et d'exceptions comme chez les épicuriens qui croient au vide et au hasard comme condition de la liberté comme libre arbitre , cad pouvoir d'agir non déterminé d'avance mais capable d'introduire de l'imprévisible , du nouveau dans le monde.)

V.. Kant : la vertu rend digne du bonheur sans le garantir mais rend raisonnable l'espérance religieuse sans en fonder cependant la vérité

1. Démesure (paradoxal / l'idéal gréco latin de mesure qui fait de l'hybris la faute religieuse) et orgueil d'un l'idéal inaccessible ?

Pascal jugera ainsi Epictète. Les stoïciens veulent nous faire croire que même dans la pire des tortures (le taureau de Phalaris) et après avoir vu ceux qu'il aime injustement suppliciés le stoïcien reste satisfait et de son comportement et du cours des événements. C'est un idéal trop dur à réaliser, nous renonçons peut-être même à notre humanité, refouler ses passions et désirs, c'est peut-être nous oublier nous-même et devenir amère envers nos conjoints.

2.Le scandale morale du sort du juste malheureux surtout quand celui qui fait son devoir devient victime du triomphe de la force dans le monde sous la forme du tyran (l'homme parvenu à ses fins sans considération de frein moral à ses désirs)

Socrate plus réaliste disait dans le Gorgias qu'il vaut mieux subir cette injustice qu'en commettre soi-même une mais reconnaissait que le sort du juste supplicié n'était pas enviable . Pour Kant intervient la notion de mérite : On juge donc que l'homme injuste ne mérite pas ses satisfactions .Il peut de plus avoir de la chance . L'ordre du monde semble ne pas prendre en compte les considérations morales , de fait il semble le domaine où triomphe la force .Les hommes ont du mal à accepter ce fait au point d'y voir comme une remise en cause de sens de l'exigence morale , de sa pertinence. Le fait ne peut pas rester indéfiniment séparé du droit ,

l'idéal de justice ne peut pas rester seulement un idéal et n'être que trop rarement et précairement réalisé dans les faits. Le bien doit triompher car l'homme juste s'est par sa conduite rendu digne du bonheur mais ce dernier comporte une part de chance (le « heur » du bonheur) mais c'est rarement lui qui semble jouir du bonheur au point de faire passer le respect d'un prétendu devoir moral pour une niaiserie (« faiblesse de la cervelle » disait Rimbaud). Pour Kant ce n'est pas un hasard si certaines religions croient en un Dieu justicier proportionnant après la mort les plaisirs à la prise au sérieux et au respect pratique de l'idée de devoir : elles expriment une protestation contre le triomphe de la force au service de l'égoïsme ou du désir arbitraire et refuse qu'il soit le fin mot de toute chose. Ces croyances restent certes des croyances (aspirations sans preuves) mais en tant qu'elles expriment une exigence morale et que l'impératif moral est la voix de la raison qui parle inconditionnellement, il les qualifie dans un oxymore de croyances rationnelles ou de foi rationnelle .. Ce qui ne signifie pas qu'elles sont fondées quant à la réalisation de leur contenu. Il les appelle ainsi postulats de la raison pratique, « postulats » précisément parce qu'on ne peut prouver leur réalité bien qu'ils soient une exigence (selon lui tout le monde exige que l'injustice ne triomphe pas, c'est une exigence universelle), et « de la raison pratique » car Kant pense la morale comme expression de la raison.

3. La morale est l'expression de la raison. Elle est l'expression de la raison qui rappelle à l'homme sa primauté sur la sensibilité et l'affectivité quand il pense son action (pense ce qu'il se propose de faire, comment il compte agir, selon quel principe) La priorité dans l'existence ne peut venir que de la faculté capable de commander, donner des ordres ou impératifs : la raison (l'entendement est la faculté des règles, la raison est la faculté des principes). Or tout homme juge les comportements ou plutôt la mentalité qui les a inspiré (Kant : morale de l'intention ou conception déontologique et non conséquentialiste de la morale) du point de vue que c'est ce qui devrait être fait dans l'absolu ou que c'est ce que personne ne devrait faire. C'est ce qu'il appelle le fait de la moralité ou le phénomène de la conscience morale : chaque humain conditionne le propre respect de lui-même au respect d'une exigence absolue (qui évoque l'idée de loi éternelle, immuable et non écrite d'Antigone) ou impératif catégorique. Il ne peut donc pas être satisfait de sa vie si il se contente de suivre ses tendances.

Texte sur la misologie en PJ

Kant interprète la présence de la raison dans l'humain de manière finaliste : comme si en tant qu'organe ou sens elle devait avoir une fonction, une utilité. Or il fait remarquer que les intellectuels et les philosophes se rendent compte qu'on ne peut ni déterminer par le calcul rationnel la vie la meilleure possible ou qu'alors elle nous apparaît fade ou faite de trop de renoncements pour nous satisfaire. Au point où l'intellectuel conclut son expérience par une misologie ou haine de la raison dont il ne peut sortir que par une conversion : la raison ne servirait donc pas à nous rendre heureux car elle ne sert pas la simple survie ou vie biologique mais à une destination plus haute : hausser l'homme au comportement moral en lui commandant de juger tout projet d'action (et tout projet de vie) du point de vue de son universalisation, critère de sa légitimité. Le rôle de la raison n'est pas de servir (à notre nature faite et découverte par nous : je m'éprouve et me découvre comme ayant telle attirance et pas telle autre etc.). Il est de mettre de la justice dans notre comportement : tout soumettre à son contrôle, c'est à dire à l'épreuve de l'universalisation de mes projets d'action. Le questionnement moral revient à se considérer comme créateur du monde, à faire comme si le monde dépendait de moi, si ce qu'est l'être humain se jouait en moi, si sa définition dépendait de moi. (NB : on retrouve une idée judéo chrétienne mais sans référence ni caution biblique puisque dans un raisonnement se voulant philosophique)

L'idée de devoir cad d'obligation absolue ne peut provenir si elle a un sens (et n'est pas que l'habitude infantile de la soumission, le conformisme ...) que de la raison . En effet l'idée de ce que tous les hommes doivent faire nécessairement comporte l'idée d'universalité et de nécessité qui sont le propre de la loi comme on parle d'une loi dans la physique de Newton : elle formule la régularité et la nécessité pour une classe d'objets : tout corps physique suit nécessairement la régularité du principe de l'attraction universelle). Etre moral c'est donc par rapport à tout projet d'action, toute intention se demander d'abord si il est légitime cad envisageable comme loi du mode humain si il ne dépendait que de mon action .Puis-je vouloir que mon projet d'action soit universalisé sans contradiction interne ? Ex : si je suis dans une situation délicate est-il juste absolument, cad moralement , est-il légitime que j'ai recours à un mensonge ? Pour Kant l'idée d'un droit moral au au mensonge est contradictoire car le mensonge suppose l'idée qu'on est toujours tenu de dire la vérité , qu'il y a une loi qui commande de dire la vérité . En effet si on accorde qu'on a le droit ne pas être sincère , la notion de mensonge perd tout sens , comme dans un jeu ou on fixerait cela pour règle , on ne pourrait pas dire que quelqu'un ment cad trompe . Sans compter que de plus on manipule notre auditoire. (on considère comme chose ou moyen pour les fins auxquelles nous incitent nos désirs simplement éprouvés,découverts, subis . Or nous avons affaire à ceux qui comme nous sont des êtres doués de la raison pour se comporter : les êtres rationnels qu'on trompe).On s'accorde donc le droit de mentir en considérant notre situation comme exceptionnelle mais comme ne dispensant pas les autres d'obéir eux à la règle de ne pas mentir : c'est contradictoire je veux une loi et son contraire : une exception par rapport à ce que j'estime valable pour tous. Notons également que non seulement être moral c'est faire primer la raison sur tout autre considération : donc se comporter comme étant d'abord ,essentiellement un être raisonnable (et non un être rationnel chez qui la raison n'est qu'instrumentale : faculté de gérer les intérêts de la sensibilité) mais qu'en refusant de nous laisser aller à suivre nos tendances faites (produites par la nature en nous et notre éducation et les aléas de notre existence) nous agissons sous l'idée de la liberté au sens de l'autonomie de la raison pratique (=qui commande d'abord le comportement). J'agis sous l'idée que je me (auto) donne d'abord comme principe de ne pas faire n'importe quoi mais d'agir par pur respect de l'idée de loi (nomos) , c'est à dire de manière légitime : comme le ferait tout être raisonnable. Nous nous pensons ainsi (selon Kant) comme échappant au monde où tout est fait puisque (tout est) pris dans des enchaînements de séries causales (idée du déterminisme universel qui ressemble à celle de cosmos où tout est lié et chaque événement suite nécessaire d'une infinité d'autres) pour nous penser comme créateurs de notre comportement (législateurs d'un monde raisonnable) .Législateur : la loi vient de moi , je suis donc libre par elle .

4. Agir par devoir donc en obéissant à la loi morale c'est se penser comme libre

Comme si en choisissant mon comportement je me choisissais et en me choisissant je donnais une définition de l'homme (Sartre : l'homme non déterminé d'avance car il est liberté cad pouvoir de nier tout donné, est dans sa liberté un pouvoir de nier donc un néant . Il n'est donc rien -n'a pas d'essence-avant de se définir dans et par ce qu'il épouse du monde déjà là dans ses choix). En effet, pour Sartre tout homme naît libre, c'est alors par ses actes qu'il se définit (déterminisme sartrien). Par le questionnement : puis-je vouloir sans contradiction d'un monde je choisis de ne pas être un simple produit du monde , une simple chose prise dans des déterminismes .Donc c'est seulement dans le choix d'être moral que je réalise vraiment ma liberté , le libre arbitre (liberté comme faculté de choisir ou volonté infinie qui peut réduire à néant toute influence extérieure) qui choisit de céder aux sollicitations des tendances est au fond refus de réaliser la liberté.

(2) Je me pense dit Kant comme membre libre d'un monde intelligible : le monde juste (« bien fait ») que les êtres de raison veulent instaurer idéalement : le monde intelligible du « règne des fins » universelles.

Conclusion : l'être humain cherche la satisfaction pleine et solide mais sa condition est d'être exposé .Il peut être tenté de se réfugier dans l'idée d'une liberté intérieure qui dominerait l'affectivité et ferait dépendre de son bon usage son contentement de l'existence mais cet idéal moral d'avoir donné le meilleur de soi en dépassant dans son comportement ses vues limitées ne rend au mieux que digne de ce qui lui échoit de réussite de ses projets .Mériter de réussir n'assure cependant pas la réussite .D'où la tentation d'un recours à l'idée d'un monde au fond bien fait , soit avec l'idée que notre exigence de justice sera satisfaite plus tard par une Providence ou une vie après la mort soit la confiance dans un ordre qui nous dépasse , en pensant que le tout rationnel de l'univers ne peut être jugé du point de vue de ce qu'en comprend de manière incomplète et donc fausse , mutilée ma raison d'être fini et placé dans un point de vue limité ,une perspective . Nietzsche appelait surhumain celui qui pouvait vivre sans cette forme de consolation ,vivre sans idée d'un sens déjà là à trouver et à respecter mais sans pour autant dénigrer l'existence . Faut-il se méfier de la volonté de maîtrise ? De la raison comme faculté qui prétendrait tout contrôler, tout se soumettre, tout maîtriser mais le risque est de tomber dans une vision du laisser être , de l'expression de sa nature au sens de la nature en nous et laisser place à l'arbitraire qui finit souvent par le prétendu et contradictoire droit du plus fort...donc une autre forme de maîtrise ? Remarque : chez Nietzsche la volonté de puissance n'est pas le désir du pouvoir ,ou de la reconnaissance sociale mais la tendance qui anime tout ce qui est à s'exprimer , se développer ,s'affirmer dans sa différence mais non nécessairement réactivement mais comme la plante qui croît. .

POINT SUR LA LIBERTE ADANS LES NOTES 1 ET 2 :

(1) on retrouvera cela chez Spinoza qui rajoute que le libre arbitre est une croyance illusoire qui vient du fait que l'individu est conscient de ses désirs tout en ignorant la cause et qu'il s'imagine décréter son comportement comme si il était un souverain dans une nature conçue elle même comme ayant un ordre et des lois physiques contingentes parce que dépendant du choix imprévisible et incompréhensible d'un créateur dont le pouvoir infini signifie qu'il décide de tout ce qui est créé , de la logique, du juste et de l'injuste ainsi que des lois de la nature .Est ici visé la philosophie cartésienne qui exclue l'homme du déterminisme qui règne dans la matière sous prétexte qu'il pense et que la pensée est hétérogène à la matière .Le déterminisme régnerait dans la nature mais l'esprit humain y échapperait .

(2) NB : Il y a au fond ici plusieurs sens de la liberté:1. le pouvoir de choisir par soi entre plusieurs possibilités indépendamment de leur influence (qu'on peut réduire à néant par le pouvoir infini de la volonté) ou libre arbitre,2. le pouvoir de commencer absolument une série causale en échappant à tout déterminisme ou l'idée de commencement absolu ou « liberté cosmologique » ,et 3. l'idée d'autonomie , obéir à la loi qu'on s'est soi même donné en tant qu'être raisonnable qui a en lui l'idée de loi ,dans sa raison. Notons que chez les stoïciens nous avons vu l'idée de liberté intérieure rendue possible par la maîtrise de soi : la maîtrise des passions.